

Le nom du Fribourgeois Philippe de Forell restera néanmoins étroitement attaché à celui de Humboldt, à qui il procura les moyens de réaliser la vaste entreprise par laquelle l'éminent savant révéla l'Amérique à l'Europe.

Ce nom mérite d'être sauvé de l'oubli pour prendre une place honorable dans la longue liste immortalisant la mémoire de tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué au développement des sciences américanistes et au progrès des connaissances humaines.

Bibliographie: Alexandre Daguet: Les Barons de Forell, Lausanne 1873.

R E U N I O N S D ' E T U D E S

Résumés

Maurice Ed. PERRET: Géographie de quelques villes des Etats-Unis.

(22 octobre 1952)

S'il est vrai que les villes américaines ont moins d'originalité que les villes européennes et qu'elles ont beaucoup plus de ressemblance entre elles, il ne faut pas croire cependant qu'elles soient dénuées de caractères propres. Il vaut la peine de chercher à les comprendre, d'examiner leur histoire et l'on s'aperçoit alors que chacune d'entre elles a son individualité.

Parmi les plus grandes villes du pays, choisissons-en six, ou plutôt sept, que nous allons étudier: Tout d'abord, comme il se doit, New York, puis la capitale, Washington, la métropole du centre, Chicago, au Sud, la Nouvelle Orléans, les villes jumelles de Saint Paul et Minneapolis, enfin San Francisco sur la côte du Pacifique. Ce sont toutes des villes dont le développement est récent. Pour toutes, c'est la seconde moitié du 19^e siècle qui a vu leur plus grand essor. En 1950, New York comptait 7.891.000 habitants, Chicago 3.620.000, Washington 802.000, San Francisco 775.000, la Nouvelle Orléans 570.000, les villes jumelles 842.000 (soit 521.000 à Minneapolis et 321.000 à Saint Paul).

New York doit son développement à sa situation à l'entrée de la vallée de l'Hudson qui est le meilleur passage de l'Atlantique aux plaines du centre et au fait que sa configuration en fait un excellent port. Ce port a, dès le milieu du 19^e siècle, été le principal port d'arrivée des immigrants d'Europe qui ont fourni une main d'oeuvre abondante qui a permis la création de diverses industries, en particulier celles qui demandent peu d'espace, comme la confection. New York est ensuite devenu le principal centre financier du continent. Par suite du manque de place - tout le centre de la ville tient dans l'île de Manhattan -, New York s'est développé en hauteur.

Washington a été créée comme capitale par la volonté du premier président des Etats-Unis, le général Washington. Un ingénieur français, L'Enfant, proposa de faire le plan d'une capitale digne d'une grande nation et c'est ce plan, accepté par le président, qui fut adopté et qui est encore en vigueur aujourd'hui. Les principes

en sont simples: au centre, sur une colline, le palais du gouvernement, le Capitole, des rues en damier, de larges avenues en diagonales, de beaux édifices, de nombreux monuments, de belles perspectives et beaucoup d'espace et de verdure. C'est ainsi une ville magnifique.

La Nouvelle Orléans est située sur le Mississippi, près de son embouchure dans le Golfe du Mexique. Ancienne capitale de la colonie française de la Louisiane - son centre a encore gardé un charme français -, elle doit son développement présent à son port, le deuxième du pays.

Chicago est née à l'endroit où les deux grands systèmes naturels de transports de l'Amérique du Nord - la navigation sur les Grands Lacs et la navigation sur le Mississippi - sont le plus rapprochés l'un de l'autre. Port dès l'origine, elle est devenue le premier centre ferroviaire du continent, puis le marché du centre du pays. L'industrie s'y est implantée, principalement les abattoirs et usines de préparation de la viande, en relation avec les régions d'élevage voisines, puis l'industrie lourde qui utilise le fer amené du Nord par bateau. Elle est ensuite devenue un centre de commerce et de finances.

Les villes jumelles de Saint Paul et Minneapolis doivent leur origine aux conditions topographiques: les chutes du Mississippi qui interrompaient la navigation et forçaient à un transbordement des marchandises. Saint Paul, la ville au-dessous des chutes, est devenue une ville ferroviaire avec des ateliers de réparation; Minneapolis, en amont des chutes, a utilisé la force motrice de ces chutes pour faire marcher des scieries, puis des minoteries, aujourd'hui l'industrie principale.

San Francisco, une petite bourgade fondée par les Espagnols en 1776, se transforma subitement en grand port et ville commerciale en 1849, quand la découverte de l'or en Californie attira de partout des foules d'aventuriers. Elle est restée métropole de l'Ouest, grand centre commercial et financier et a toujours conservé un caractère cosmopolite, différent de New York et Chicago, car ici, l'élément asiatique est considérable et la ville chinoise de San Francisco est un vaste quartier, très curieux.

Le développement des villes que nous avons vues n'est donc pas accidentel. Partout il est dû aux conditions géographiques et il est en étroite relation avec le développement de la région et du pays entier. Ainsi, bien que ces villes soient de fondation récente en comparaison de leurs secours d'Europe, il est probable qu'elles se maintiendront et probablement continueront à se développer tant que la présente civilisation durera et se développera.

Georges LOBSIGER: Problèmes indiens (I): Indigénisme.

(26 novembre 1952)

Le problème indigéniste débute avec la découverte de l'Amérique. La somme des erreurs accumulées depuis 460 ans a créé un climat de suspicion que seule notre conception actuelle des rapports entre races et civilisations différentes peut adoucir, sans pouvoir remédier complètement aux déficiences héritées qui hypothèquent lourdement le contact entre Blancs et Indiens. La civilisation

occidentale actuelle diffère profondément de celle qui régissait les hommes des siècles coloniaux. Elle est formée, comme toute civilisation, de la somme des séries partielles, inégales qualitativement, que l'on ne peut cependant isoler à cause de leurs nombreuses interdépendances. Les séries partielles les moins élevées sont en général celles que les peuples des colonies ont connues et connaissent encore aujourd'hui à la suite de l'infiltration constante des hommes et des idées, pour ne pas mentionner les techniques importées dans un seul but commercial.

En ce qui concerne l'Indien marginal, les apports culturels blancs qu'il reçoit lui sont transmis par des hommes peu préparés à cette tâche et qui souvent sont des "primitifs" de notre propre civilisation. L'éducation des Blancs et des Métis marginaux devrait précéder tout contact avec l'Indien. Mais deux faits d'ordre plus élevé, auxquels notre civilisation est intimement liée et que nous supportons facilement, doivent être inscrits au passif de notre intervention: la notion de l'autonomie de la personne religieuse et la notion du profit économique personnel sont en contradiction avec l'essence de la pensée indienne. L'Indien n'est pas encore dégagé de ses conceptions personnelles sur la notion de la parenté tribale et de l'appartenance à une communauté propre. Nos concepts introduits innocemment et avec la plus entière bonne foi ont ou désagrégé la base même de sa mentalité ou dressé un mur entre lui et nous. L'ethnographie et la sociologie moderne ont perçu les causes du malaise et de la tristesse indienne. Le totalitarisme des empires indiens avait facilité la domestication des peuples soumis par les Conquistadors blancs. L'erreur coloniale a été l'oubli des idéaux de notre civilisation, plus bienveillante dans son essence qu'on ne la déclare généralement: elle a été maladroite dans son effort de diffusion de principes de base inacceptables par d'autres races.

Il semble bien aujourd'hui, d'après la majorité des indigénistes, que le problème le plus immédiat est de sortir l'Indien de sa misère économique, sociale et hygiénique, au moyen de réglemens et de lois conçues spécialement pour lui, lois différentes des lois sociales applicables aux prolétaires blancs, individualistes malgré leur misère. Seules des lois discriminatoires basées sur les enseignements de l'ethnographie auront quelque valeur. Et l'ethnologue ne devra plus seulement chercher ce qui différencie les communautés d'avec les Blancs, mais ce qui peut être considéré comme trait-d'union. L'enquête sur le terrain permettra d'établir le catalogue des besoins et des capacités d'adaptation des peuples indiens, qui, chacun le sait, ne sont pas tous au même niveau technique et intellectuel. La tâche de l'Institut indigéniste est grande et cet Institut devra surveiller de près les entreprises humanitaires envisagées. Avant l'humanitarisme, il faut tenir compte de l'humain. L'introduction d'un type standard de réformes serait néfaste et irait à l'encontre du but cherché. La notion de localisation des enquêtes et des remèdes doit primer sur les définitions globales et académiques: la vie est toute souplesse et seul le cristal conserve constamment les mêmes angles. Le totalitarisme humanitaire ne doit pas succéder au totalitarisme raciste.

L'Indien doit être défini, tout comme la communauté indienne. La notion inscrite par Alfonso Caso de majorité d'éléments indiens, tant somatiques que matériels, linguistiques ou spirituels, est féconde. Elle exige cependant une rare souplesse intellectuelle dans le choix des remèdes à apporter, souvent contre le gré du bénéficiaire. La réhabilitation de l'Indien en tant qu'Homo sapiens aussi bien qu'economicus est oeuvre de tact et d'intelligence. L'in-

tégration du petit producteur et du petit consommateur qu'est l'Indien dans le circuit économique de la Nation et l'augmentation de sa productivité et de la capacité de consommation, ne doit pas primer sur le caractère psychologique essentiel de l'Indigénisme, qui se résout dans le rétablissement de la confiance entre deux races ayant des conceptions divergentes quant aux rapports de l'Homme et de la Nature des choses.

La lutte contre les stupéfiants (alcool et coca), l'amélioration du régime alimentaire déficient et la lutte contre les déplorable conditions d'hygiène peuvent être conçues dans le cadre strictement juridique, tout comme la protection des droits fonciers et l'abolition des innombrables prestations personnelles datant de l'époque pré-colombienne et sagement adaptées aux besoins du libéralisme économique. Mais ce qui importe avant tout, c'est dignifier la vie indienne par la lutte contre l'analphabétisme et le repliement sur soi-même, cause d'agressivité inconsciente. Les grandes qualités des autochtones peuvent et doivent être utilisées dans le cadre de l'évolution de la Nation. Le faux concept de l'égalité devant la loi, cher aux Constituants d'après la Libération, a empêché les législateurs d'inscrire des articles discriminatoires dans les Chartes nationales. Aujourd'hui, l'atténuation des grands principes abstraits du XVIII^e siècle peut être envisagée, non dans le sens commun de l'"apartheid" mais dans le but de permettre l'amélioration graduelle et la reprise de l'évolution naturelle des communautés indiennes.

Mauricio PARANHOS da SILVA: Problèmes indiens (II): Acculturation.

(10 décembre 1952)

Il est admis que la coexistence, face à face, de deux sociétés culturellement différentes provoque toute une série de réactions ou de phénomènes qui peuvent se manifester simultanément ou séparément dans chacune de ces sociétés ou à la fois chez les deux. Ces réactions peuvent être classées en deux catégories définies "d'attraction" ou de "répulsion", cette dernière dite de contre-acculturation. Elles peuvent être constatées dans toute société, quel que soit son degré d'évolution, face à une culture qui lui est étrangère. Quand ces réactions se produisent entre deux sociétés appartenant à des degrés d'évolution culturelle nettement différenciés - ce qui est par exemple le cas entre la société tribale des amérindiens sylvicoles et les sociétés à culture euro-américaine ou occidentale, ou encore entre des sociétés animées d'idéologies intransigentes et sectaires (voir le cas des sociétés à croyances monothéistes)-, elles deviennent beaucoup plus perceptibles par la violence même de leur nature et les conséquences qui en découlent sont d'autant plus importantes. Toutefois, le fait qu'elles soient plus perceptibles ne signifie pas que les problèmes qu'elles suscitent soient plus faciles à résoudre.

Le contact de la civilisation euro-américaine ou occidentale avec les sociétés tribales, dites primitives, a pour ces dernières des effets extrêmement graves: les formes d'économie, de gouvernement, les cadres sociaux et religieux, bref les bases mêmes de leur existence matérielle et spirituelle s'en trouvent brisées ou pour le moins dangereusement compromises, sans qu'elles soient remplacées par d'autres aussi valables pour elles.

Quelle est l'attitude de ces communautés en face des éléments de la civilisation nouvelle qui leur sont présentés, et quels sont les facteurs civilisateurs qu'elles choisissent ? On distingue trois phases différentes dans ces contacts :

1) la phase des premiers contacts, avec effet de surprise, opposition et ressentiment profond causé par la conscience d'une perte et par le sentiment de frustration qui en découle ;

2) la deuxième phase où la génération nouvelle, subissant l'influence des deux cultures, adopte une attitude de mépris envers sa propre culture, sentiment qui lui confère un complexe d'infériorité. Celui-ci ne fera que croître quand elle réalisera qu'elle ne peut s'intégrer à la culture occidentale à cause de son enculturation première qui l'empêche de se défaire entièrement de sa propre culture, de son incapacité à concilier les deux cultures, et du fait qu'elle ne sera jamais acceptée totalement par le Blanc ou le métis civilisé ;

3) la troisième phase : réaction et révolte envers les éléments culturels euro-américains, essais désespérés de retour au passé, aux formes culturelles autochtones. Ce retour au passé ne peut pourtant pas être réalisé, le retour à la culture primitive "pure" est impossible.

Quant à savoir lesquels, des facteurs civilisateurs mis à sa portée, l'Indien choisira, on peut répondre que : 1) il choisira ceux qui correspondent le plus à sa mentalité présente ou à sa structure sociale, vraisemblablement aux deux ; 2) ceux qui confèrent des avantages spéciaux évidents, ou 3) ceux qui peuvent être acquis facilement. La question qui s'impose dès lors logiquement à l'esprit est de savoir ce que deviennent ces facteurs et quel rôle ils jouent dans la communauté. La communauté qui accepte ces facteurs culturels allogènes les assimile dans un temps plus ou moins court, selon qu'ils seront matériels ou non matériels, en y apportant des modifications ou des déformations. Le plus souvent, il en résulte, après un temps variable impossible à déterminer, quelque chose d'entièrement nouveau qui correspond aux exigences psychologiques ou autres du moment, aux besoins les plus immédiats que ces facteurs doivent satisfaire.

Le rôle du porteur, du véhicule de la civilisation euro-américaine auprès des sociétés indiennes sylvicoles revêt donc une importance extrême. C'est en effet exclusivement à travers lui que le primitif se formera une conception première de la nouvelle civilisation. Cette conception sera d'autant plus importante que d'elle dépendra non seulement la première impression qu'il ressentira mais également l'attitude qu'il adoptera à son égard. La première impression sera déterminante et, par la suite, il sera très difficile de la corriger si elle a été défavorable. Il serait souhaitable que les porteurs de culture fussent, sinon une élite, tout au moins des individus ayant reçu une formation spéciale. Or, ce rôle est tenu par trois catégories d'individus : les populations agraires qui recherchent de nouvelles terres, les exploiters de richesses minérales et végétales à l'affût de nouvelles sources de revenus, et les missionnaires de confessions religieuses diverses. Aucun de ces groupes, mûs par des raisons très différentes, n'est préparé à jouer le rôle qu'inconsciemment il remplit : celui de véhicule, de porteur d'éléments culturels civilisateurs.

Ces éléments transmis sans discernement et sans méthode sont cause de perturbations profondes aux conséquences funestes pour les sociétés tribales, car de par leur action psychologique, ils en provoquent la désintégration. A l'étape de transculturation, le facteur

religieux occidental constitue notamment une menace grave car, en discréditant les valeurs morales réelles et les croyances religieuses, en ridiculisant les coutumes traditionnelles ancestrales, il affaiblit et brise le lien tribal et se révèle incapable de le remplacer par une valeur correspondante acceptable par ces populations.

Il serait souhaitable, à tous les points de vue, de n'introduire auprès des communautés aborigènes sylvicoles que des éléments civilisateurs d'une utilité indiscutable, et cela d'une façon rationnelle et progressive. Il conviendrait donc de s'efforcer de canaliser le processus d'acculturation à l'aide de certaines normes, de façon à éviter que ces populations ne soient victimes des changements culturels, économiques et sociaux qui en découlent. Le grand problème qui se pose à l'anthropologie appliquée est donc de concilier les exigences de la civilisation euro-américaine avec le respect des éléments culturels autochtones viables et de veiller à ce que le processus d'acculturation des populations amérindiennes sylvicoles se réalise dans les conditions les plus favorables pour elles et les plus profitables aux deux cultures en présence.

Professeur W.A. LIEBESKIND: "Quelles sont les tâches de l'américanisme ?" (14 janvier 1953).

Partant de l'idée que les américanistes ne sont pas d'un même avis lorsqu'ils envisagent l'objet de leurs études, le conférencier s'est proposé de donner son point de vue afin qu'une ligne moyenne soit trouvée au cours de la discussion.

Le terme quelque peu imprécis d'américanisme indique l'étude de problèmes concernant le Nouveau Monde. Il est évident que le champ des recherches doit être circonscrit.

1°- Le conférencier estime que l'étude des primitifs américains doit être écartée. Elle est, selon lui, un problème situé sur un autre plan: celui de l'ethnographie. En effet, celle-ci doit étudier les peuples primitifs et leurs civilisations rudimentaires comme phénomène universel et non pas se limiter à un continent. L'américaniste devrait s'intéresser aux primitifs seulement pour autant qu'il est nécessaire pour la compréhension des grandes civilisations américaines.

2°- Ces civilisations autochtones sont un des principaux objets des études américanistes.

Toutefois, il ne faut pas les surestimer. Elles ne sont pas comparables aux grandes civilisations de l'Ancien Monde, qu'il s'agisse des civilisations méditerranéennes, de l'Inde ou de l'Extrême-Orient. L'Amérique précolombienne, dont les civilisations étaient déjà à leur déclin lors de la découverte, n'a pas créé des valeurs spirituelles de portée universelle. L'intérêt qu'elle suscite est avant tout archéologique.

3°- L'autre grand problème à étudier est la période coloniale. L'Espagne a apporté des valeurs essentielles au continent américain. Il en est résulté une synthèse et, par elle, l'Amérique a été incorporée au monde occidental.

4°- L'Amérique anglo-saxonne et française doit être écartée des préoccupations américanistes. Elle n'est pas le produit d'une synthèse, mais une prolongation de l'Europe, tant du point de vue culturel que de celui de la démographie.

Une discussion animée a suivi cette conférence.

CONFERENCES PUBLIQUES

20 novembre 1952:

Alain GHEERBRANT : Les peintures rupestres du Guayabero et la musique des Indiens Piaroas.
(film en couleurs et audition de disques).

14 février 1953:

Mauricio PARANHOS
da SILVA: Les religions africaines au Brésil.
(projections lumineuses et audition de disques).

C O M M U N I C A T I O N S

Découverte de la civilisation précolombienne des Chorotegas dans la province de Mosquitia (Honduras).

Sous ce titre, nous avons fait paraître dans notre Bulletin No.4, page 18, le résumé d'une communication que nous avait adressée un de nos membres, M.Basilio de Telepnef, consul général du Honduras à Berne. Celui-ci nous prie d'apporter à ce texte les deux petites modifications suivantes:

Premier alinéa: remplacer "au nord-est" par "au sud-est".

Troisième alinéa: remplacer "mi-démons" par "mi-singes".

A l'occasion du centenaire de la naissance de José TORIBIO MEDINA (21 octobre 1852-11 décembre 1930).

Par décret du Ministère de l'Education publique, expédié le 21 novembre 1951, le Gouvernement chilien décida de fêter en 1952 le centenaire de la naissance de l'un de ses plus illustres enfants, D.José Toribio Medina, écrivain fécond, historiographe, archéologue, ethnographe, numismate, bibliophile, généalogiste et archiviste.

Né le 21 octobre 1852, à Santiago du Chili, José Toribio Medina fit de brillantes études classiques, devint avocat et entra dans les rangs du personnel diplomatique de la République. Au cours de la guerre peruano-chileno-bolivienne, il fonctionna comme juge militaire. Après la conclusion de cette guerre, il fut nommé secrétaire de la Légation du Chili en Espagne où il passa quelques an-